

Résurrection

Par Tsilla Aumigny



« *Still loving you* »

Les paroles de Scorpions résonnaient dans ses écouteurs. Il aurait pu les entendre des heures durant, là, assis face au soleil. Une jambe croisée sur l'autre, Tony se laissait bercer par la beauté des notes. Elles l'emportaient dans une dimension harmonieuse, où la réflexion faisait naître en lui des mots, exprimant, dans un langage brut et imparfait, son ressenti. Seul sur son banc, il écrivait.

« Les souvenirs restent, et le temps file, s'effile, une tapisserie dont à la fin, il ne reste plus rien. Le temps passe, les réminiscences s'effacent, et finissent par disparaître. Les contours distincts deviennent flous, les couleurs perdent de leur intensité et de leur profondeur. La texture de la matière glisse entre les doigts, les mélodies sont incomplètes. L'exactitude se mue en incertitude, puis en indifférence. La tristesse ou la joie finissent par se confondre, puis un écran nous en sépare, sans nous en détacher totalement. Que sont pour nous les gestes, les sentiments des êtres chers ? Dans quelle perspective évoluer ? »

Les mots étaient appuyés, pourtant, le trait était hésitant. Les lettres étaient mal formées, tracées rapidement. Les points des « i » descendaient de plus en plus bas, et finissaient par s'égarer sur les différents niveaux des lignes. Il marquait fortement les espaces, vides, et les virgules. Les points des phrases étaient tellement fins, qu'ils semblaient ne pas exister. Il cherchait la signification de ses écrits. La chaleur d'un baiser et le soleil d'avril l'avaient inspiré. Peu d'Histoire avait été écrite sur ses pages, ses pensées se couchaient plus souvent sur le papier. Quelques fois, elles faisaient échos en lui, et intensifiaient un sentiment sur lequel il ne savait poser aucun mot.

Il ferma les yeux. Il prit appui sur son coude, s'en faisant un bancal oreiller. Tony sentait la fatigue doucement l'emporter. Était-ce le soleil, ou la lourdeur de ses paupières qui eurent raison de lui ?

Il pénétra au plus profond de lui-même, sans en avoir conscience. Il s'était endormi.

Un carnaval de la déchéance se tenait devant lui. Le ciel se dégradait dans un camaïeu de rouge, du sang au pourpre, du rouge bordeaux à celui le plus primaire. Les attractions étaient sombres et désertes, pourtant, des cris stridents continuaient à se faire entendre. Les balançoires volantes tournaient encore, infiniment. Il n'arrivait pas à identifier l'endroit dans sa totalité. Il commença à courir. Il était poursuivi par un clown armé d'une tronçonneuse. Le décor changeait, se métamorphosait en une rue commerçante qu'il

connaissait bien. Le boucher sortit d'un pressing, son couteau luisant à la main. Seul le ciel rouge colorait cet univers noir et gris. Les deux personnages le coursaient de plus en plus vite... Soudain, sa grand-mère apparut, et elle se transforma en un monstre terrible. Elle balança sa patte contre son visage, et il crut se réveiller brusquement.

La sueur coulait sur son front. Le jeune homme chercha le réconfort de sa compagne, mais le silence lui répondit. Alors, il serra ses couvertures contre lui, et pleura, toujours plus fort, demeurant en position fœtale.

Elle ne reviendrait pas. L'enfant qu'il était redevenu, continuait à déverser ses larmes. Dans la chambre, Tony avait enlevé toutes les photos où elle demeurait. Il ne pouvait plus supporter ce sourire figé sur des lèvres qu'il savait à présent immobiles. Il les avait décrochées, arrachées, entassées dans un carton. Les murs étaient nus. Le plus dur, maintenant, n'était pas l'absence, mais le vide, ce vide infini, et cette impression que seuls les souvenirs restent, alors qu'ils s'effacent peu à peu. Il errait quelque part, entre le néant et l'oubli.

Un enfant envoya sa balle contre son genou, et le réveilla.

Soudain, la douleur, les cris des enfants dans le square le surprirent. Ses yeux s'ouvrirent. La lumière les atteignit, et la vision lui revint peu à peu plus clairement. Il avait rêvé deux fois, sans s'en apercevoir. Le sommeil était tellement profond que l'illusion lui était apparue comme réalité. La musique bourdonnait toujours dans ses oreilles, mais il ne l'entendait pas. Quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, venant s'écraser sur le sol. Il prit une profonde inspiration et renvoya la balle d'un coup sec, au plus près du petit garçon. Puis, tel un voleur, il s'enfuit, en oubliant son carnet sur le banc.

En rentrant chez lui, il boucla les fenêtres et ferma la porte. L'angoisse le prenait au cœur et parcourait ses veines. Il respirait dans un rythme endiablé. Il se servit un verre de whisky, alluma une cigarette. Tandis que la fumée consumait ses poumons, et que l'alcool brûlait sa gorge, une jeune femme, au-dehors, trouva sur le banc ce qu'il avait perdu. Le jeune homme posa son verre sur la table, et elle prenait le carnet.

Sous la table gîtait le carton de photos. Sa compagne y apparaissait, portant des oreilles de Mickey en serre-tête, ou brandissant fièrement le diplôme qu'elle avait peiné à obtenir. Elle regardait pour toujours un arc-en-ciel, embrassait ses lèvres, posait dans des tenues osées. Elle souriait, puis les cernes d'une soirée arrosée creusaient ses joues. Elle prenait le soleil, elle chantait sous la pluie. Mais, l'ombre de la table masquait ses visages... Et le verre était encore plein du liquide doré qui diffusait sur le bois son halo inanimé.

L'appartement était désert, et le soleil qui y pénétrait, par les stores mal tirés, créait une atmosphère intensément lumineuse. Les pièces étaient laissées à l'abandon.

Tony ne pouvait plus rester là, à ne rien faire. Il n'avait qu'une seule envie : la rejoindre. Elle n'existait qu'à travers ses rêves...

Il traversa difficilement sa cuisine et sa chambre, puis il s'écroula sur son lit. Lentement, la fatigue l'emporta au cœur même de son inconscient.

Dans son rêve, le soleil brillait au travers des arbres. Comme ils étaient sur la route, les rayons de l'astre luisaient trait par trait, créant une alternance entre ombre et lumière. Elle conduisait, et elle riait. Il riait bêtement, lui aussi, en lui tenant la main, sa main douce et fine, plus laiteuse que blanche. Le jeune homme avait l'impression d'avoir déjà vécu cette scène, mais tout était différent, comme transformé. Et le décor changeait encore. Ils se

trouvaient à présent au cœur d'un jardin, sous un pommier. Elle appuyait sa tête contre ses cuisses, se servant de lui comme d'un confortable oreiller. Dans l'insouciance, ils se murmuraient des mots doux. Tony goûtait ses lèvres, tel un fruit défendu, cette bouche, pulpeuse, dont il reconnaissait le parfum entre mille, et qu'il n'oublierait pas. Comme tous les amants, ils s'étaient crus immortels et créateurs d'un monde nouveau, alors qu'ils avaient simplement établi une relation qui les avait autant attachés l'un à l'autre, qu'à la vie. Cette liaison était aussi délectable qu'un mauvais poème : intense, mais déconstruite, épuisante, terrible, et égoïste. Leur souffrance se réfléchissait l'une sur l'autre. Il couchait avec d'autres, elle s'enfermait dans ses silences. Tandis que ses pulsions le poussaient à l'acte, sa passion la prenait au corps. Et un jour, tout explosait. Elle balançait les verres à travers l'appartement, elle pleurait. Il s'en amusait. Elle était son jouet, il devenait son pantin. Ils brûlaient ensemble, ils brûlaient du désir de s'écorcher, de se faire mal, de panser les plaies, pour mieux les rouvrir. Ils ne vivaient pas une histoire, ils s'inventaient des problèmes; ils s'enchaînaient l'un à l'autre, enchaînaient les faux-semblants et les disputes. Ils s'aimaient pour se détruire, pour repousser les limites d'un monde où la liberté n'était qu'une frustration de plus. Alors, après s'être presque tués par des mots qu'ils regrettaient, ils faisaient l'amour, comme des enfants qui se réconciliaient après une bagarre. Ils n'auraient pas eu assez de toute une vie pour apprendre à se connaître et à s'aimer, pour réaliser leurs rêves les plus fous. Le temps avait élargi leur désir d'amour, et l'avait subitement emporté avec lui.

Lorsqu'il s'éveilla, il faisait déjà nuit. Une lueur bleue envahissait l'appartement, et faisait ressortir, dans l'ombre projetée des objets sur les murs, le désordre des pièces. Il n'alluma pas tout d'abord. Tout d'abord, il alluma une cigarette. La brève luminosité de la flamme projeta son ombre au plafond, agrandissant sa figure dans des traits démesurés. Il était, en cet instant, devenu sa propre caricature. La fumée vaporeuse de la cigarette dansa devant son visage ombreux.

Il voulait cesser de vivre, et partir éternellement dans ses songes. Plus il s'endormait, plus ses rêves étaient absurdes et irréalistes. Il faisait aussi régulièrement des cauchemars, et le rouge, revenait tel un motif récurrent. Cette couleur l'angoissait.

Le jeune homme se calfeutrait dans ses souvenirs, dans leur vie passée, dans son sommeil et dans ses rêves. Que pouvait-il lui rester d'autre, maintenant qu'elle n'était plus ?

La sonnette retentit. Tony ouvrit. Une jeune femme se présenta à lui. Elle avait de beaux yeux bleus océans. Il ne le remarqua pas. « Bonjour, j'ai trouvé ceci, il me semble que ce carnet vous appartient. Enfin, si vous êtes bien Tony, demeurant rue des Lilas.

- Ah oui, merci. Je vous offre un verre, ou un café, ou quelque chose, pour vous remercier ? Proposa-t-il.

- Je ne voudrais pas abuser, lui répondit-elle.

- J'insiste, ce cahier, c'est tout ce qu'il me reste, alors laissez-moi vous remercier. »

Elle entra. Il alluma alors sa lumière. Il s'excusa pour le désordre. Elle ne lui en tint pas rigueur. Elle se posa sur le canapé, entre des chaussettes sales et le programme télé qui datait de trois mois. « Un café, je vous prie ». Il le lui prépara. Ils échangèrent des banalités d'usage, et n'y tenant plus, elle le lui avoua. « J'ai lu votre carnet, tout ce que vous avez écrit. Je suis désolée. Vous deviez l'aimer profondément pour écrire tout ça... Vos écrits m'ont bouleversée. J'espérais simplement vous prodiguer du réconfort. Vous savez tellement bien

le faire, que je ne pouvais pas rester insensible.

- Faire quoi ? Demanda-t-il intrigué.

- Donner du sens à ce que vous ressentez, à ce que vous vivez.»

Ce mot résonna en lui pour la première fois. « Pourtant je n'écris pas d'histoire, c'est juste quelques mots que je pose par-ci, par-là. Je n'aurais même pas la prétention de croire que mes écrits puissent être, ou signifier quelque chose. Non, ce cahier a surtout de la valeur, car c'est le dernier présent qu'elle m'avait offert, lui confia-t-il. Désolé mademoiselle, mais ce n'est qu'une histoire assez banale, en tout cas pour moi... Ils s'aimaient, elle a pris sa voiture rouge un beau matin, et c'est le drame de toute une vie qui s'arrête brusquement. Il est seul, ne voit plus personne, et la vie n'est plus qu'un interminable cauchemar entrecoupé çà et là par des souvenirs qui l'accablent autant qu'ils lui redonnent vie. Ce cahier, ce n'est rien d'autre que l'histoire de ma vie, il est absurde, tout s'enchaîne, et pourtant, rien ne bouge.

- Oui, ce cahier est comme un rêve voyez-vous, ce n'est pas parce que tout s'enchaîne dans une totale absurdité, que ça n'a pas de sens, bien au contraire. Votre cahier, il est comme un rêve que l'on n'oublie pas en se réveillant, parce qu'il ne se contente pas transformer votre peine en mot, il lui donne une nouvelle vie. Alors, si le plus important ce n'était pas l'Histoire, mais le sens ?»

Ils restèrent alors silencieux.

« Oh! vous avez vu l'heure? Je dois partir, dit-elle, gênée. J'ai glissé, à la dernière page, une carte avec mon numéro, j'espérais ainsi, que si vous aviez besoin de quelqu'un, vous m'appelleriez. Si vous tournez un jour la page de votre histoire, je serais ravie d'écrire avec vous la suivante, lui murmura-t-elle. »

Il sourit, car sa métaphore n'était ni très originale, ni très subtile. Un peu comme elle, en somme.

Elle remit sa veste et fit quelques pas vers sa porte. Il la lui ouvrit et la referma après lui avoir dit au revoir.

Elle venait de lui donner un second souffle de vie. Il prit son carnet, tourna les pages, en trouva une blanche, et écrivit durant des heures, peut-être. Le temps s'éparpillait dans ses lignes et dans ses mots, il semait tout, ses rêves et ses envies, ses angoisses et la mort. Il réfléchissait au sens lui-même, et plongeait au plus profond de sa mémoire pour en extraire ses souvenirs, pour raconter, et dire encore que la vie était à la fois absurde et réelle, décomposée dans un espace, noyée dans le temps, qu'elle se terminerait par un point unique et final. Elles s'arrêtaient pour les uns, continuaient pour les autres.

Il n'était pas le premier, ni le dernier à faire revivre sa femme en rêve, pour tenter de redonner un sens à sa vie. Un jour, Tony aurait fini son deuil, et aimerait à nouveau. Jamais il n'oublierait.